

La ville d'hiver . Nils Trede

Ce texte est la version française de l'extrait du manuscrit "Die Winterstadt", paru en langue allemande dans le numéro n+3 de la revue.

Il présente quelques légers écarts par rapport au texte allemand.

I

1

Lundi je suis allé au travail. Je fais toujours le même trajet. Je descends notre rue, puis je traverse le pont qui m'amène de mon île sur l'autre île. La cathédrale apparaît brutalement. Elle se dégage peu à peu d'un mur d'immeubles. D'abord apparaît l'abside, puis les tours. Elles s'entassent monstrueusement. Je tourne à droite et continue mon chemin, hâtivement je traverse la colonnade des châtaigniers. Et dans l'ombre des tours, sous le rire moqueur des gargouilles, j'ouvre la porte. Je traverse la cour, j'ouvre une deuxième porte, je monte les escaliers et j'ouvre mon armoire. J'en retire la blouse blanche aux grandes poches et je l'échange contre ma veste. Je suis médecin. C'est ma profession et ma vie. En tout cas sur cette île. Sur l'autre île. Sur mon île je suis serveur dans un petit restaurant. Mais celle-ci, c'est l'autre île.

Je ne voulais pas faire de mal à ma mère. Elle comprenait bien que j'attendais plus de ma vie que d'être un simple serveur dans un restaurant, c'est pourquoi elle m'a volontiers permis de faire des études. Mais le restaurant, c'est tout pour elle. Cela a toujours été une entreprise de famille – depuis plusieurs générations déjà. Il y a cinq ans, mon père est mort, son mari adoré. Je n'ai ni sœur, ni frère, c'est pourquoi c'était à moi de le remplacer - ou de briser le cœur de ma mère. Je me suis plié aux circonstances et j'ai cherché un emploi qui était compatible avec ma mère et avec le restaurant. L'autre île se situe à proximité de la nôtre, il n'y a qu'un pont qui les sépare l'une de l'autre. Depuis, je suis médecin sur l'autre île. Depuis j'ai deux métiers et deux vies, bien distribuées sur les deux îles, et unies seulement par le pont entre elles. Parfois, pour parler sincèrement, tout me paraît cassé en deux. Parfois tout me semble brisé en morceaux – et pourtant : heureusement. Heureusement que ma vie est distribuée sur les deux îles. Car je ne pourrais jamais exercer mon travail sur notre île.

Je salue les secrétaires, ensuite j'entre dans la salle de surveillance, j'observe l'écran et j'attends jusqu'à ce qu'ils arrivent. L'écran montre ce que la caméra enregistre dans le couloir et dans la salle d'attente du rez-de-chaussée. Quand ils arrivent, j'attends encore quelques minutes jusqu'à ce que l'infirmière ait terminé de tout préparer. Puis je descends les escaliers. Ceux qui viennent d'entrer sont un groupe de policiers et un criminel. Je suis médecin de police.

C'est-à-dire que je suis un médecin autonome mais je travaille sur demande de la police. Je réponds à ses questions. Le plus souvent je vérifie si l'état de santé des criminels est compatible avec leur placement en garde à vue. A part cela, il n'y a aucun lien entre la police et moi et on peut dire que la police et moi, on vit dans deux mondes rigoureusement séparés.

Je sais de quoi je parle si je dis que c'est une image impressionnante que de voir trois ou quatre, voire cinq policiers dans leur uniforme raide, bleu foncé, mal ajusté, équipés chacun d'un pistolet, d'un bâton et de menottes, quand ils amènent un seul criminel ayant les mains attachées dans le dos. C'est une image rare de surpoids et de déséquilibre. Au départ j'étais très étonné. J'ai passé mon enfance et ma jeunesse sur les deux îles, mais pendant toutes ces années je n'ai jamais vu un criminel par ici, jamais et nulle part. Alors qu'ici, au cœur des lieux de mon enfance, il en arrive plein, jours et nuits. Je me suis demandé au départ par quel chemin ils arrivaient, par quel chemin caché, mais je n'ai pas trouvé la réponse et j'ai abandonné ma recherche.

Je fais des certificats. L'infirmière a préparé le certificat vierge et l'a déposé sur mon bureau. Suit alors le rituel. Je les appelle par leur nom et ils viennent, les policiers et le criminel, je suis posté dans l'encadrement de la porte, ils sont dehors dans le couloir, et l'un des policiers dit:

« Je détache? »

« Mais oui. »

C'est ça, le rituel. Leur question et ma réponse. Car il n'y a pas de question à poser et pas de réponse à donner. On ne peut pas examiner correctement une personne qui a les mains attachées dans le dos et si jamais il y a une raison de ne pas la détacher, c'est l'affaire des policiers de le savoir et pas la mienne, parce qu'on travaille de manière autonome et séparée ici, et je ne sais absolument pas pourquoi et dans quelle mesure les criminels que j'examine sont des criminels. C'est la police qui le sait, pas moi. De plus je pars du principe qu'ils ont vidé les poches des criminels et qu'ils interviendront si jamais cela s'avère nécessaire. Ils sont équipés pour cela finalement.

Je fais des certificats. Le certificat vierge prévoit trois lignes pour les plaintes, cinq lignes pour l'examen, deux cases à cocher - soit « compatible », soit « non compatible ».

Au départ, je demandais aux criminels comment ils allaient. Mais j'ai abandonné cette question parce que ce fait est sans aucun intérêt. Je fais des certificats qui aboutissent soit à la conclusion « compatible » soit à la conclusion « non compatible », c'est tout. Il est sans intérêt de savoir comment ils vont au-delà de ça parce que ça ne change en rien le certificat et de toute façon, je ne les vois plus jamais après les cinq minutes que cela me prend pour l'établir. Les choses sont séparées ici. La médecine et la justice sont séparées et les policiers et les criminels le sont également, même si cela n'a pas l'air d'être le cas à première vue. En quoi ça me concerne que je me trouve devant toute une histoire, devant toute une vie? Je suis là pour établir des certificats. Certes, on pourrait objecter que les certificats sont inadaptés. Mais ils sont comme ils sont. Ce n'est pas moi qui les ai faits.

Je commence par les plaintes. Je note: avoir peur, avoir mal, être enfermé, ne pas pouvoir dormir, être paniqué, avoir chaud ou froid, être en manque, avoir des brûlures à l'estomac, ne pas pouvoir respirer etc. Puis j'examine. Je prends la tension, j'ausculte le coeur, ça fait toctoc, j'ausculte les poumons, ça fait chhrchhrh, j'appuie sur le ventre, j'éclaire les pupilles, elles se contractent. Je note ça sur les cinq lignes. Puis je coche en règle générale la case qui dit « compatible » et j'efface l'autre.

Au début j'étais tenté de noter les traces rouges sur les poignets aussi, parce que de mon point de vue, il n'y a pas lieu de serrer les menottes de telle sorte qu'elles laissent des traces douloureuses sur les poignets. Les menottes légèrement serrées ne peuvent pas s'échapper non plus du fait que le diamètre de la main est plus grand que celui du poignet. Il s'agit là du même principe que pour les bagues qui ne tombent pas des doigts et qui ne laissent pas de marques rouges non plus. Mais ça aussi, ça ne m'étonne plus. Je ne connais plus la tentation de noter les traces rouges sur les poignets, car je les ai vues trop souvent et j'en ai finalement pris l'habitude. De plus je me dis que ça ne me regarde pas et que les policiers ont, comme moi, appris leur métier et qu'ils doivent par conséquent savoir comment mettre correctement les menottes.

Enfin j'établis une ordonnance pour les criminels en fonction des plaintes et de l'examen. Je prescris presque exclusivement des médicaments contre la douleur, contre la peur, contre les brûlures d'estomac, contre la dyspnée, contre l'insomnie, contre le manque en héroïne et contre les attaques de panique. Tout se passe très vite. Sauf si je prescris la Méthadone. Alors, ça dure. Car il n'y a pas de réserve en Méthadone dans le service médico-judiciaire et la réglementation de délivrance est très stricte. Selon le règlement en vigueur, la Méthadone doit être récupérée dans le département de sécurité de la pharmacie sur présentation d'une ordonnance spéciale, numérotée, rouge foncé et il doit par la suite être administré aux toxicomanes en ma présence. Ainsi il arrive de temps à autre qu'au moment où la Méthadone est enfin amenée, les criminels ont de nouveau les mains attachées dans le dos. Dans ces cas-là, j'ouvre le flacon moi-même et je verse moi-même son contenu dans leur bouche. Au départ ça me faisait penser à une sorte d'exécution, mais j'ai pris l'habitude et je trouve ça moins grave maintenant.

D'ailleurs, la prise de la Méthadone prend dans tous les cas un certain temps. Il est frappant d'observer comment les criminels font remplir le flacon vide une deuxième fois avec de l'eau, pour être sûrs d'avoir avalé tout le contenu. Car pour un toxicomane, c'est ça le plus important dans la vie: avoir la dose entière. Toute autre chose s'efface devant ce désir. Je connais trois médicaments pour lesquels je sais que les malades sont prêts à se mettre à genoux devant un

médecin afin de les obtenir: la Morphine contre la douleur, le Valium contre la peur et la Méthadone contre la terreur du manque d'héroïne. Ces trois médicaments sont parfois la seule condition pour pouvoir continuer à exister. Au départ, quantité de choses que j'observais ici me donnaient la nausée mais j'ai fini par m'y habituer. Et finalement il y a les victimes aussi.

Les victimes prononcent presque toutes la même plainte. Et dans la plupart des cas, elles ne mentent pas. Elles reçoivent des coups de poing dans la figure jusqu'à ce qu'elles tombent et une fois tombées à terre, les coups de poing sont remplacés par des coups de pied. Les agresseurs choisissent le système le plus efficace et qui demande le moindre effort. Les victimes arrivent effondrées en larmes chez moi, elles tremblent et pleurent, elles sont consternées et répètent à plusieurs reprises, apparemment parce qu'elles n'arrivent pas à intégrer ce fait, que personne ne les a aidées bien qu'il y ait eu des témoins qui ont tout vu. Elles disent que les témoins ne font que regarder la scène de loin jusqu'à ce que l'agression soit terminée, ensuite ils arrivent pour aider les victimes à se redresser et les accompagnent au bureau de police. Après avoir entendu les plaintes, je compte les hématomes, les fractures, les coupures, j'évalue l'intensité des pleurs et de l'anxiété, je note tout cela dans un dossier et j'établis un certificat.

Ceux qui mentent, ce sont les parents qui me sont amenés par la police avec leurs enfants. Ils affirment que les lésions que présentent les enfants sont dues à des événements accidentels. Mais il est peine perdue de me mentir. Je sais qui ment et qui dit la vérité, même sans avoir examiné l'enfant. Et je ne me trompe pas. Je ne me trompe jamais. Je ne nie pas que mon poste soit modeste mais j'ai appris à l'exercer à la perfection. Car personne ne peut me tromper. Un seul regard dans les yeux des parents suffit pour apprendre s'ils sont honnêtes ou s'ils mentent et je le sais d'autant plus après qu'ils aient prononcé le premier mot. Je connais le regard et le son des mots de ceux qui mentent et de ceux qui disent la vérité. Je ne me trompe pas. Je ne me trompe jamais. Je suis le maître des traces. Je sais tout. C'est pourquoi je sais aussi que tout ce qu'ils ont dit l'autre soir au restaurant, la jeune fille et son ami, était honnête, plein de douceur et de vérité.

II

Mardi c'était mon anniversaire. C'était le trente-deuxième. J'ai hâtivement traversé comme tous les jours la colonnade des châtaigniers, sous le rire moqueur des gargouilles, je me suis approché de la blouse blanche aux grandes poches. Mais soudain j'ai été pris d'une répulsion. Je me suis arrêté. Et j'ai fait demi-tour. Je me suis dit que j'avais le droit à cela parce que c'était mon anniversaire. Pourtant je n'avais rien à attendre. Mon cadeau, une montre, ma mère me l'avait donné il y a presque une semaine déjà. J'ai poursuivi mon chemin en choisissant des rues opposées à mon trajet habituel, je me suis engagé dans une ruelle qui était bordée d'étroites maisons médiévales. J'étais à l'aise auprès de ces demeures étriquées, serrées les unes contre les autres, parcourues de colombages, avec leurs toits raides et pointus. J'étais toujours très proche de la cathédrale. Je voyais apparaître des fragments de la grande rosace du mur latéral à travers les fines fissures entre les vieilles maisons. Enfin je suis descendu sur les quais du fleuve. Sur l'eau grise flottaient deux cygnes. Ils flottaient l'un à côté de l'autre, sans jamais se quitter. Un vieil homme était accoudé à une balustrade du quai. Il était vêtu d'un imperméable très

épais et il avait le regard fixé calmement sur un point lointain dans l'eau. Par des chemins détournés je me suis approché du grand pont en pierre de taille qui me ramène sur mon île. En chemin j'ai de nouveau aperçu la cathédrale. Elle étincelait d'un éclat doré dans la lumière de l'aube. Elle me faisait moins de soucis vue de loin. J'ai posé mon regard sur la partie éloignée des tours, sur les arcs-boutants en forme de lignes brisées semblables à des cristaux – dans la lueur radiante d'un matin d'hiver, dans le calme, dans la froideur, et j'ai poursuivi mon chemin, j'ai quitté de nouveau mon île pour descendre le boulevard principal pendant un temps, jusqu'à ce que j'aperçoive tout au bout d'une rue qui monte, la coupole du dôme, une demi-sphère argentée déployée dans le ciel. J'ai monté la rue. Sur le parvis, il y avait un petit bois de sapins artificiels. Les branches des arbres et le sol étaient blanchis par de la neige artificielle. Au-dessus, s'étendait l'ovale de la bâtisse. Il était d'une simplicité et d'une harmonie qui m'ont profondément rassuré. J'ai poursuivi mon chemin. Je n'ai rien d'autre à faire. J'erre dans la ville d'hiver jusqu'à la tombée de la nuit.

III

Il y a des criminels qui ne sont ni accompagnés par des policiers ni ligotés dans le dos. Ils se promènent en toute liberté dans le couloir. Au départ cette espèce de criminels m'a particulièrement étonné. Mais ce ne sont pas des criminels. Ce sont des criminels qui font semblant d'en être, mais qui, en réalité, sont de notre côté. « Ce sont des agents déguisés en délinquants pour infiltrer le milieu », m'a-t-on expliqué.

3

« Vous savez », m'a expliqué l'une des infirmières, « ce sont des gens très raffinés. Ils s'installent par exemple avec toi dans le train et affichent un air de complicité, ils font semblant d'être sur la même longueur d'onde que toi. Ainsi, ils te font parler pour obtenir les informations qui les arrangent... jusqu'à ce que tu aies parlé un peu trop, et ensuite ils sortent les menottes... et voilà, c'est comme ça que ça se passe ».

Avec le temps je me suis habitué à tout, mais pas aux agents. Les agents m'ont marqué. Ils ont laissé en moi une sorte de plaie qui n'a plus jamais guérie. Car au moment où j'ai cerné leur manière de fonctionner, leur trahison de routine, quelque chose s'est mis en désordre au plus profond de moi. Depuis ce jour-là, je me retire de plus en plus dans mon for intérieur, semblable à une de ces poupées en bois, qui cachent en elles toujours une autre un peu plus petite, qui se rétrécissent successivement quand on ouvre leurs coquilles. Je ne sais plus avec qui je parle depuis que j'ai percé à jour le fonctionnement des agents – je ne sais plus si j'adresse la parole à celui à qui je pense l'adresser ou à un agent. Tout le monde peut être un agent. Ils ont annihilé les notions les plus fondamentales de mon raisonnement. Car je ne peux pas les reconnaître. Sauf si je suis suspicieux. Si je me mets à soupçonner le plus possible, alors il me semble que je parviens même à reconnaître les agents et à les distinguer des autres. Mais on ne peut pas soupçonner tout le temps. C'est pourquoi il faut prendre la fuite devant eux en faisant semblant soi-même, en se transformant en fantôme, en se plaçant soi-même à l'intérieur de la poupée. Bien sûr cela n'est pas possible. Je croyais que je pouvais au moins devenir l'une de ces poupées intérieures, que je pouvais habiter en moi-même, en dessous d'une peau mensongère. Ainsi il ne serait resté que deux fantômes – l'agent et moi transformé en une petite poupée dans le ventre de la grande, - qui se parlent et qui se trompent.

IV

Le mercredi vers six heures j'ai enfilé la blouse blanche aux grandes poches dans l'armoire et je suis parti. J'avais hâte de rentrer sur mon île. Mais il y avait quelque chose d'étrange. Quelque chose de différent. Sur la place de la cathédrale on entendait un bruit énorme, sombre et répétitif. J'ai mis du temps à comprendre : c'était une cloche qui sonnait dans la tour de droite. Je voyais la cloche bouger, son mouvement lent et lourd dans la tour. C'est très rare que les cloches de la cathédrale sonnent. C'est pourquoi il y avait plusieurs personnes qui s'étaient arrêtées comme moi pour regarder la cloche bouger là-haut dans la tour. On s'est demandé pourquoi elle sonnait. Personne ne connaissait la réponse. J'avais des frissons. La cloche était comme un avertissement. J'ai repris ma marche, sous l'ombre des tours et sous le rire moqueur des gargouilles, et je me suis rapproché de mon île. J'ai traversé le pont entre les îles. J'ai marché sur les quais, vers la pointe de l'île. Après un temps j'ai aperçu une silhouette, petite, lointaine, immobile comme une statuette. Quelques pas plus tard j'ai compris que c'était quelqu'un qui contemplait la façade d'un immeuble. Je connaissais bien cet immeuble. C'était l'un des plus vieux de l'île et l'un des plus beaux aussi. Je faisais pareil parfois ; je m'y arrêtais, juste pour regarder les masques. Ce sont des masques en plâtre qui portent la marque du temps ; j'ai imaginé parfois, quand j'étais là, debout devant la maison, que d'abord venait la brume, qu'elle pénétrait à travers les pores des masques comme dans de la peau juvénile et qu'ensuite, venait le noir de la fumée qui s'étalait comme une deuxième couche sur cette peau adoucie par l'humidité. Puis venaient les larmes de la pluie, qui faisaient réapparaître à travers leur sillage, l'éclat clair du passé. C'est ce que je pensais à la vue des masques. Et beaucoup d'autres choses. Car les pensées à propos des masques ne sont jamais les mêmes. Tantôt ils cachent un visage, tantôt ils sont le visage lui-même. Les masques sur les fenêtres avaient les yeux écarquillés et la bouche déformée pour lancer un rire furieux. Ils avaient l'air drôle et sympathique tout de même. C'était comme s'ils partageaient une joie secrète entre eux, sur quelque chose qu'on ne pourrait jamais deviner. Je me suis avancé encore un peu. Tout à coup, la silhouette de tout à l'heure a eu un visage et elle s'est transformée en une image précise : c'était elle. La fille de vendredi soir. Elle était toujours immobile, belle dans les rayons du soleil, et sans détourner une seule fois son regard, elle contemplait la façade de l'immeuble. Mais ce n'était pas pour les masques. Elle avait son regard fixé sur l'appartement du troisième étage, et elle avait l'air songeur, comme perdue dans un rêve. Sur l'une des fenêtres il y avait une affiche et sur cette affiche était écrit en lettres capitales, grasses, et rouges : **A LOUER**. Au-dessous était noté le nom de l'agent immobilier et son numéro de téléphone. J'avais un peu peur de lui parler. Finalement je ne savais pas si elle allait me reconnaître.

< Vous allez habiter ici bientôt, semble-t-il. >

< Peut-être. Oui, peut-être. Qui sait > a-t-elle répondu d'un ton triste, comme si elle ne pouvait pas croire en ses propres mots. Je lui ai alors demandé de patienter un instant. Je me suis rendu au cabinet immobilier. Je connaissais bien la propriétaire car elle était une voisine, c'est pourquoi je pouvais facilement la convaincre de mettre à ma disposition les clés de l'appartement. Ensuite je suis retourné sur le quai et j'ai accompagné la jeune fille pour visiter l'appartement. Celui-ci dépassait mes attentes : il était très spacieux, inondé de lumière. Les fenêtres de l'une des pièces donnaient sur le fleuve, sur le quai et les ponts, sur la cathédrale et les toits

de la ville.

< Quel est le prix de cet appartement ? >, a demandé la jeune fille après qu'elle ait longuement contemplé les pièces, visiblement heureuse. Quand je lui ai annoncé le prix, sa joie s'est effacée d'un coup.

< C'est dommage. Mais c'est trop. C'est bien triste mais je ne peux pas me permettre de payer cela. > Elle s'est rendue à la porte, s'est tournée vers moi pour prendre congé. Je l'ai alors priée de patienter une fois de plus pendant quelques instants. Je me suis précipité à l'agence et j'ai acheté l'appartement. J'ai fait le chèque immédiatement. J'ai donné à la propriétaire de l'agence la consigne de proposer l'appartement dès aujourd'hui pour un tiers de l'ancien prix. Quant à la jeune fille, je lui ai expliqué que j'avais confondu l'appartement avec un autre et que je lui avais accidentellement donné un faux renseignement. Je lui ai indiqué le nouveau prix et je lui ai expliqué qu'elle était attendue dans l'agence le lendemain à midi.

V

J'étais anxieux. Je voulais savoir. Si mes projets réussissent ou échouent - je veux le savoir, sans retard. J'ai donc pris un jour de congé le jeudi et je me suis mis à rôder autour de l'agence à partir de onze heures, pour enfin m'installer vers midi moins le quart dans un café en face. J'ai pris un journal et je l'ai lu avec nervosité. Je faisais rapidement glisser mon regard sur les lignes du journal. Mais j'étais dérangé par des bouffées d'air froid qui pénétraient dans le café par la porte à chaque fois qu'un nouveau client entrait. J'étais décidément gêné par ces bouffées d'air froid. Je ne les supportais pas. J'étais ici pour me concentrer et je ne supportais pas que le moindre événement me dérange. C'est d'ailleurs une suite de mots qui a une certaine importance dans ma vie. Ces mots: *Je ne supporte pas*.

J'ai changé de table et je me suis installé loin de la porte, à l'abri d'une colonne. J'ai continué à lire. Je faisais de nouveau glisser mon regard sur les lignes du journal pour le lancer à la fin de chaque ligne à travers les vitres sur ma droite, dans l'agence d'en face. Je surveillais l'agence. Je guettais l'agence. Je la guettais comme un renard qui louche. Et j'avais raison : je ne m'étais pas trompé. Je ne me trompe jamais. Ils sont venus.

VI

Le dimanche ils ont déménagé. C'était une journée froide. Le ciel était recouvert d'un gris épais. Je faisais des allers et retours dans la rue de l'immeuble et je me suis doucement approché de temps à autre pour voir ce qui se passait. J'ai aperçu le garçon, écrasé par un piano qu'il essayait de pousser par une porte. Il était exténué, il poussait le piano comme une bête. Il grimaçait, il transpirait, il était écrasé par le poids du piano qui pesait sur sa poitrine et sur ses épaules. La fille a traversé la cour avec une petite table aux longs pieds.

< Ça ne m'étonne pas si l'autre appartement était trop cher, s'il est obligé de se faire écraser par des pianos, ce gringalet >, me suis-je dit.

VII

Dès lundi j'ai rencontrée à nouveau. C'était après une journée particulièrement dure, sur l'autre île. J'avais déjà fait plein de certificats et versé plein de Méthadone dans leurs bouches. Ensuite j'avais eu affaire à un jeune

homme dans un état lamentable. L'une de ses paupières était gonflée au point qu'elle recouvrait son œil, ses lèvres étaient écrasées. Je lui ai demandé comment ça lui était arrivé. Il m'a répondu que c'étaient des policiers qui lui avaient donné des coups sur l'œil et sur la bouche.

< La police? >

< Oui. >

< Vous avez agressé la police? >

< Comment voulez-vous que j'agresse la police les mains attachées dans le dos? >

< Vous aviez les mains attachées dans le dos quand ça s'est passé? >

< Oui. >

J'en avais marre. J'ai fini le certificat et je suis parti. Je me suis précipité vers le pont; je voulais rentrer sur mon île le plus rapidement possible. J'étais encore sur le pont quand je l'ai vue. La même image, la silhouette mince, identique à une statuette, qui s'avançait vers la pointe de l'île. J'ai couru pour la rattraper.

< Bonjour Monsieur. Je suis contente de vous voir. Seulement je suis un peu pressée > a-t-elle dit, en ouvrant légèrement son sac.

Dans des situations pareilles j'ai parfois du mal à parler. C'est la peur d'être gauche et de gâcher des choses qui me sont précieuses, avec des maladresses. C'est pourquoi je me suis tu, j'ai baissé le regard, et j'ai regardé ses mains. A cet instant, le sac s'est mis à bouger légèrement, sans se déplacer véritablement, avec un petit bruit retenu et sec, qui évoquait le frottement de quelque chose contre un obstacle, faute d'espace.

< Je suis vraiment un peu pressée >, a-t-elle dit pour commenter l'étrange évènement, en sortant du sac une petite boîte en carton troué.

< Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que vous avez là? >, ai-je demandé.

< C'est ... Fred. Un oiseau. Mais il faut vraiment que je rentre. Il faut qu'il sorte de la boîte. Il a besoin d'air. >

Par un des trous on voyait un de ses yeux, petit, rond et noir, puis son bec et par un autre trou ses plumes jaune citron. Il continuait à bouger. Le bruit sec du frottement de ses ailes contre le carton me mettait mal à l'aise; j'ai ressenti le besoin de respirer plus fort, plus profondément que d'habitude et au moment où il a accroché son bec à l'un des trous de la boîte, j'ai ressenti une étrange, très désagréable sensation d'anesthésie au bout des doigts. J'ai parlé de choses et d'autres pour détourner mon attention de la boîte. Quand elle a fait mine de prendre congé, j'ai fait comme par hasard un faux pas et je suis tombé. J'étais accroupi par terre et je me suis plaint de douleurs atroces. La fille s'est précipitée vers moi et elle a pris mon pied dans ses mains pour ôter la chaussure. Elle s'est agenouillée à mes côtés et d'un air très soucieux elle m'a demandé si la douleur était tolérable. Elle a pris mon pouls, tandis que moi, j'avais compris la situation dans tous ses détails : c'était moi qui l'avais accompagnée et c'était moi aussi qui étais malade, qui avais l'air de l'être du moins. C'était donc à elle de m'aider.

< Ne vous en faites pas, ai-je dit. Juste quelques minutes, et tout sera oublié. >

J'ai pris la chaussure et je l'ai remise. Ensuite j'ai essayé de me relever, mais je suis aussitôt retombé par terre après que j'ai tenté de m'appuyer sur le pied malade.

< C'est encore trop tôt, ai-je dit alors, d'une voix affaiblie par la douleur. Mais je ne veux pas vous retenir. Allez-y, je me débrouillerai seul. >

Elle m'a emmené chez elle. J'ai traversé le quai en boitant, ensuite j'ai grimpé les quatre étages jusqu'à son

appartement. Elle m'a proposé de m'allonger sur le canapé dans la pièce où les fenêtres donnent sur le fleuve et sur la ville, et elle a fait entrer Fred dans une cage qui se trouvait sur la table aux longs pieds. Nous étions seuls.

< Je vais vous faire un pansement qui empêche le gonflement et qui enlève la douleur. > a-t-elle dit en quittant la pièce.

J'ai regardé autour de moi, allongé sur le canapé. De l'extérieur pénétrait la lumière blanche et claire de l'hiver, atténuée par les vitres des fenêtres. Elle éclairait Fred, le canari qui était dans sa cage, sur une petite table aux pieds très longs. Il semblait content. Il était petit, rond et doré, il me faisait penser à une flamme de bougie le soir dans la pénombre, vue de loin. Il déployait ses ailes, les repliait. Il chantait une mélodie lente et harmonieuse. Un peu plus loin il y avait le piano, noir et luisant. Sa noirceur s'était dissoute sur une grande surface dans la lumière, il paraissait alors presque blanc, invisible même. C'était le même effet que provoque la lumière du soleil qui tombe sur les toits en ardoise, l'été, et ces derniers paraissent alors blancs, presque invisibles.

< Voilà, j'ai tout préparé >, a-t-elle dit en revenant. Elle a trempé quelques compresses dans de l'alcool et les a attachées sur ma cheville à l'aide d'un pansement. Ensuite elle s'est levée et s'est approchée de Fred. < Viens, petit oiseau, sors de ta cage. >

Elle tenait sa main devant la porte de la cage qui était ouverte. L'oiseau a sauté sur le bord de la porte, puis sur la main de la jeune fille. Elle est revenue avec l'oiseau qu'elle avait posé contre sa joue et qui jouait de son bec avec les cils de ses yeux.

< Il est tout doux, tout apprivoisé; tenez, il n'a pas la moindre peur et on peut sentir battre son cœur. Dîtes, Monsieur, est-ce que le pansement agit déjà ? > me demandait-elle un instant plus tard, sans me regarder, concentrée sur les caresses qu'elle échangeait avec l'oiseau.

< Un peu > ai-je dit en me levant, pour boiter doucement jusqu'à la fenêtre. Je l'ai ouverte et j'ai compris avec lucidité que je n'avais aucun intérêt pour tout ce que je voyais. Mais pourquoi ? Parce que *quelque chose n'allait pas*. Je me sentais dérangé par cet oiseau, je ne savais pas quoi penser de lui – de lui et de cet échange de caresses avec la jeune fille. Du coup je l'ai pris pour une créature truquée qui portait en elle quelque chose de complètement différent. J'ai essayé de me raisonner. J'ai respiré profondément et j'ai dit

< Je ne veux pas être indiscret ... Mais qu'est-ce que vous faites en général? Je veux dire dans la vie, pendant la journée ? >

< Oh, rien de particulier. Je vends des habits. Je suis vendeuse dans un magasin de vêtements. C'est tout. Mais ça me plaît. Ça me suffit complètement. J'adore les tissus. >

< Les tissus aussi sont vivants? > ai-je demandé, d'un ton provocateur.

< Mais oui. Bien sûr que les tissus sont vivants. C'est la même chose que Fred. Beaux, doux, paisibles ... >

< Sans cœur qui bat ... >

< On les met sur le corps des gens comme les plumes d'un oiseau ... Vous comprenez ? Et sur le cœur des gens aussi. Si c'est bien choisi, les tissus rendent les gens heureux. Et la joie, elle fait battre le cœur. Dites, Monsieur, est-ce que vous voulez bien fermer la fenêtre s'il vous plaît? Fred pourrait s'envoler sinon. >

J'ai posé la main sur la fenêtre, mais j'étais mal à l'aise à l'idée de la fermer. C'est pourquoi j'ai répondu:

< Vous pourriez aussi bien mettre l'oiseau dans la cage. Ça reviendrait au même. >

< Non > a-t-elle répondu. < Je ne l'enfermerai pas. Fermez la fenêtre, s'il vous plaît. >

J'ai fermé la fenêtre.

< Vous savez >, a-t-elle continué, < vivre, c'est être complet à mon avis. La vie, on la trouve là où les choses sont complètes, en harmonie, et intactes. C'est tout. Je ne sais pas grand-chose, mais ça, je le sais. J'en suis certaine. J'ai une notion sincère de ces mots. Du mot « complet » et du mot « vie », dans cet ordre, car l'un est la condition de l'autre. >

Elle parlait avec mes mots. C'était mon langage, c'était mon âme qui vivait en elle. Soudain, j'ai été saisi de peur. Comment est-ce qu'elle pouvait aussi bien me connaître? Prononcer mot pour mot ce qui m'habitait? J'ai senti un étrange serrement à la gorge. J'entendais circuler le sang en moi. J'entendais les pulsations du sang dans mes oreilles. Car il y avait quelque chose qui n'allait pas : le canari, les cygnes dressés, toute cette naïveté ... d'un coup ma complicité avec elle s'est transformée en une suspicion horrible: que ce n'était pas elle, mais moi qui était dans le piège. J'étais certain que, si j'ouvrais le tiroir de la petite table aux longs pieds, j'allais y trouver un carton rouge, muni d'une photo d'identité de la jeune fille avec l'inscription suivante: *Sécurité Nationale. Surveillance Générale Des Services*. Et qu'au moment où j'arrêteraï de boiter, l'appartement serait envahi par un commando d'agents. En ce qui concernait Fred, j'étais persuadé qu'il portait un microphone implanté dans ses plumes, juste au niveau du cœur, pour enregistrer notre conversation. Je ne le supportais pas. Il fallait que je bouge. Je me suis retourné pour m'approcher d'elle et, pour une raison que je ne connais pas, elle s'est levée en même temps. Nous étions face à face. Je lui ai demandé:

< Dites la vérité: est-ce que vous faites semblant ou est-ce que vous êtes vraiment si simple? >

< Oui. Je le suis. Je suis simple. Et je ne comprends que ce qui est simple. Heureusement. >

< Pourquoi « heureusement » ? >

< Parce que le simple, c'est l'essentiel. Du moins, l'essentiel est toujours simple. >

< Comment vous le savez? >

< Je le vois. Je le sens. Je fais confiance à ce que je ressens. L'essentiel est simple. Il est dépourvu de superflu et de toute trace fausse. Ce dont je parle me semble évident. >

J'ai posé mes mains sur elle, sur ses côtes. Je ne me rappelle pas de mes pensées précisément. Peut-être qu'on ne peut même pas parler de pensées. Mais je me rappelle d'un espoir: qu'elle ferait pareil. C'était ça mon espoir. Mais avec l'expression du plus grand étonnement elle a dit: « lâche-moi! ». J'ai serré mes mains plus fort. Je sentais ses côtes entre mes doigts. Je l'ai poussée en arrière. Triste et déçue elle a dit: « Ce serait injuste ». Je continuai. J'ai été pris d'une détresse immense. J'ai continué à la serrer jusqu'à ce que j'entende un bruit étrange que je n'ai pas su interpréter. Je l'ai lâchée. Je suis parti. J'ai couru, j'ai parcouru les allées, j'ai sauté par-dessus les murs, j'ai traversé les carrefours en courant. Je me suis arrêté devant un arbre et je l'ai frappé sur le tronc. Tout à coup, mon chemin a été interrompu par deux individus... c'était la police. Ils m'ont traîné dans leur voiture.

< J'attache ? >, a dit l'un. J'ai reconnu l'autre. Je l'ai fixé du regard et j'ai soulevé l'arcade sourcilière de mon œil droit. < Tais-toi! > a-t-il répondu au premier. Et en s'adressant à moi:

< Ça fait du bien de se promener, hein? C'est important. Il faut se promener, il faut courir, c'est vital. Parfois, il faut se laisser aller quoi: respirer, prendre l'air. A ... à la prochaine alors. Et bonne soirée encore. >

J'ai sauté de la voiture et j'ai couru. J'ai sauté par-dessus les murs, j'ai traversé les carrefours en courant. Il n'y

a rien d'autre à dire. J'ai couru. J'ai couru toute la nuit dans la ville d'hiver.

NILS TREDE est né le 10 mai 1966 à Heidelberg. Etudes de médecine à Marburg, Heidelberg/Mannheim et Paris. A ensuite effectué des remplacements dans des cabinets de médecin de campagne français pendant quelques années. Exerce depuis 2003 dans un cabinet de groupe parisien. Ecrit pour essayer de comprendre quelque chose à la dimension existentielle de la vie. Rédige ses textes en allemand et en français.